

X- The Eyeglasses



The universality of things
draws me toward the candy
with melon flowers that open

about the edge of refuse
proclaiming without accent
the quality of the farmer's

shoulders and his daughter's
accidental skin, to sweet
with clover and the small

yellow cinquefoil in the
parched places. It is
this that engages the favorable

distorsion of eyeglasses
that see everything and remain
related to mathematics –

in the most practical frame of
brown celluloid made to
represent tortoiseshell

A letter from the man who
wants to start a new magazine
made of linen

and he owns a typewriter –
July 1, 1922
all this is for eyeglasses

to discover. But
they lie there with the gold
earpieces folden down

tranquilly Titicaca –

●●● William Carlos Williams

Spring and All

X- Les lunettes



L'universalité des choses
m'entraîne vers l'ibéride
et le melon dont les fleurs
s'ouvrent

au bord du tas de détritux
et révèlent sans appuyer
le caractère des épaules

du fermier, la peau accidentelle
de sa fille, un velouté
que soulignent le trèfle et la petite

quintefeuille jaune aux
endroits desséchés. C'est
cela qui sollicite la distorsion

favorable de verres
qui voient tout et demeurent
apparentés aux mathématiques –

dans une monture des plus
pratiques en
celluloïd marron conçue pour
imiter l'écaïlle –

Une lettre de cet homme qui
veut créer une nouvelle revue
en lin

et il possède une machine à écrire –
1^{er} juillet 1922
Tout ceci c'est aux lunettes

de le découvrir. Mais
elles restent là leurs branches
en or pliées

tranquillement Titicaca –

● ● ● William Carlos Williams

Le Printemps et le reste

Editions Unes, 2000

(Traduit par Valérie Rouzeau)

ANNE GORUBEN

...

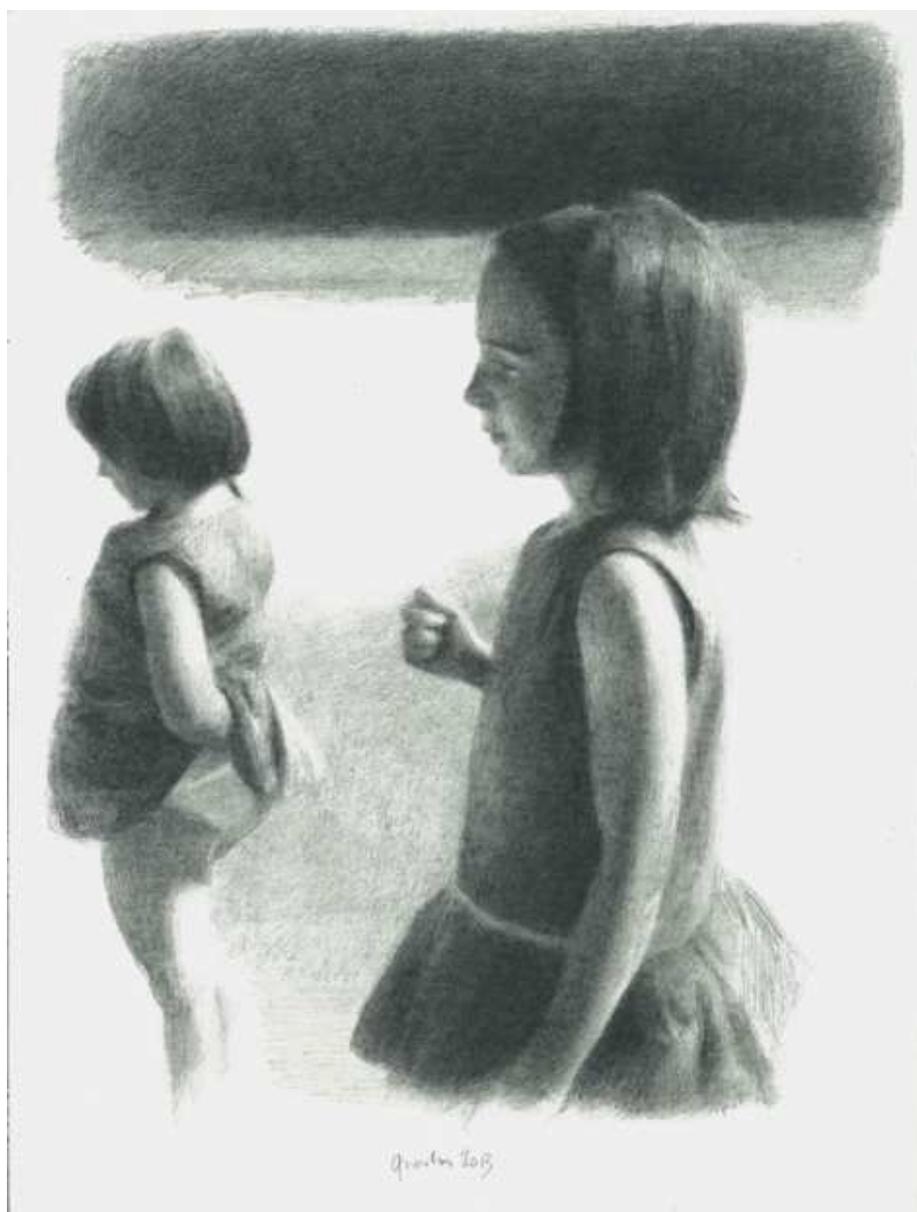
EXPOSITION

19/06/2013 - 13/07/2013

Les Anges (dit-on)

...

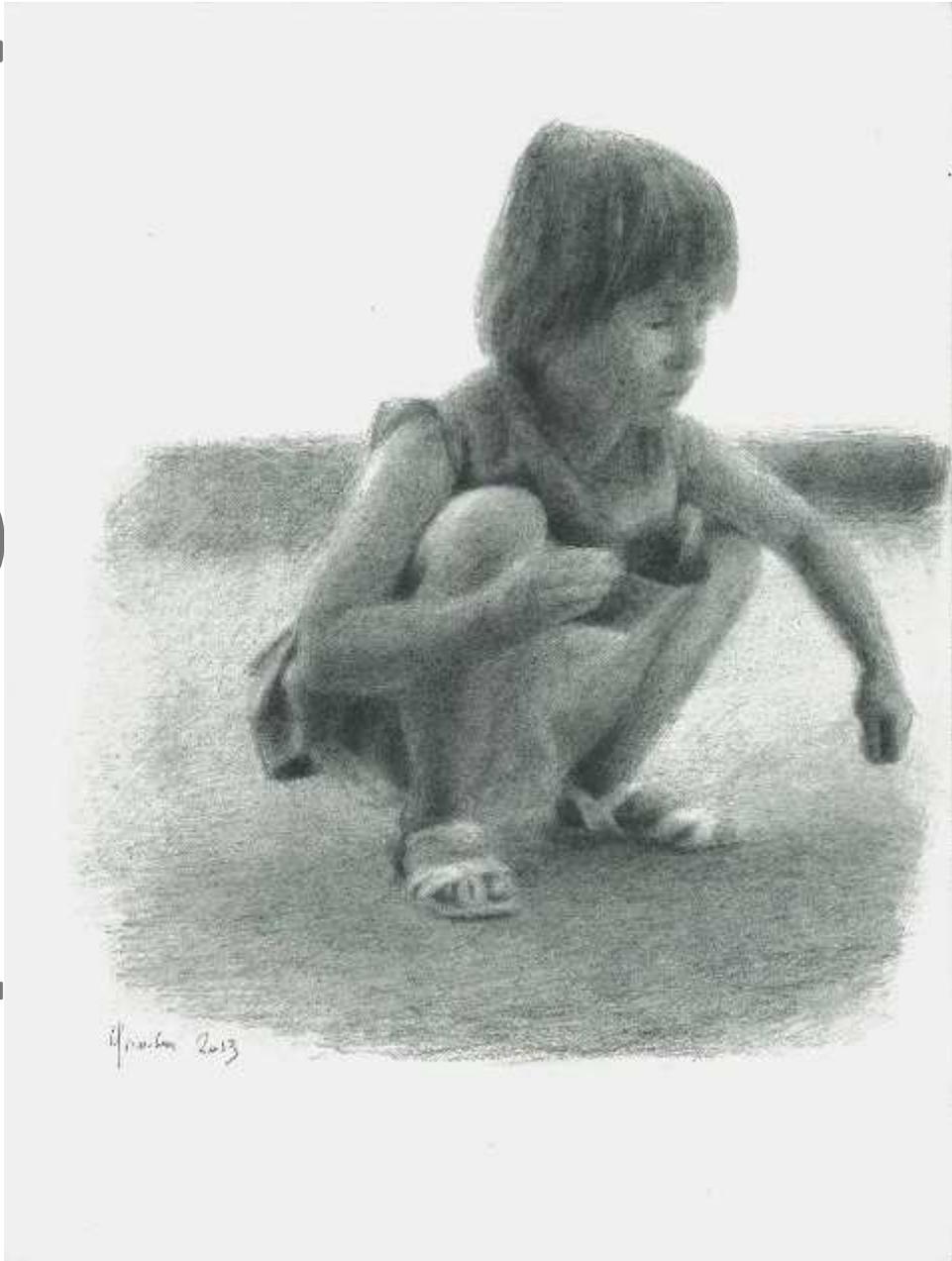
DESSIN ET PEINTURE



<http://www.annegoruben.com/>



Anne Gorouben



© Anne Gorouben, *Les Anges (dit-on)*, 2013.

■ GALERIE RALENTIE :

<http://www.galerielaralentie.com/album/photos-2013/anne-gorouben/>

[SOMMAIRE.....]

ARTISTE PLASTICIENNE
ANNE GORUBEN

PHOTOGRAPHIES

Harold Edgerton ... Andreas Feininger
Nadar ... Grete Stern

DU CÔTÉ DE...

Chantal Dupuy-Dunier (*CELLE*)
Serge Bec (*QUAND LA VIEILLE VOISINE
REGARDE MECHAMMENT LE GOSSE DANS LA COUR...*)
Jean-Marc Couvé (*poème inédit & extrait de journal*)

Elizabeth Bishop **Nord&Sud** | Cole Swensen **Le nôtre**

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR **JEAN-CHRISTOPHE BAILLY** *le parti pris des animaux*
EDIITONS DE CORLEVOUR **PASCAL BOULANGER** *Au commencement des douleurs*
EDITIONS DE CORLEVOUR **JACQUES HENRIC/ PASCAL BOULANGER** *Faire la vie*
EDITIONS LANSKINE **NATHALIE RIERA** *Paysages d'été*

AUPASDULAVOIR

EMERIC DE MONTEYNARD [*Ce qui, la nuit*]
JACQUES ESTAGER/FLAYE [*L'espace noir*]
OLIVIER HOBÉ [*Les jumeaux*]

■■■ **WILLIAM CARLOS WILLIAMS** [*The Eyeglasses*] & [*The Wild Flower*] ...

DES LECTURES/DES PORTRAITS

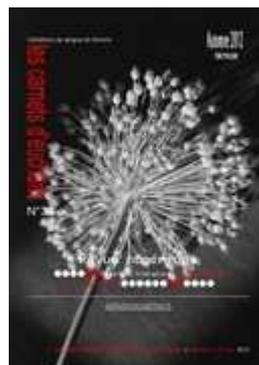
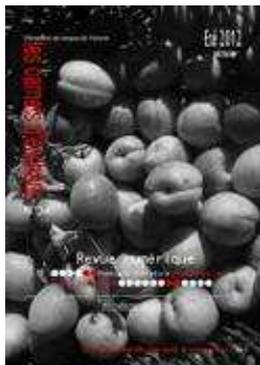
[**PORTRAIT**] *Le Midi tragique d'Auguste Chabaud* par Claude Darras

[**ARTICLES**] *Les Carnets d'Eucharis, 2013* [*Susan Sontag*] par Patrice Beray, Pascal Boulanger
Cole Swensen, *Le nôtre* par Tristan Hordé

[**ENTRETIEN**] avec *Marc Quaghebeur* réalisé par Marie Etienne

REVUE(S)

POINT BARRE – # 13 (mars 2013)



Au format livre numérique/CALAMEO
<http://www.calameo.com/subscriptions/37620>

POESIE



"Celle"

CHANTAL DUPUY-DUNIER

© Source : Internet

Editions L'Arbre à paroles, 2012

Avec une illustration de Michèle Dadolle



Elle dit :

« Je suis l'obscur locutrice,
voix montant des contrées ardentes.
Car les mots gisent dans les ventres du monde.

Les miroirs
vous renvoient mon visage en abîme.

Vos fémurs seront beaux,
bleuis comme des cieux.
Avec vos omoplates,
petits triangles empilés,
je construirai un château de cartes.
Vous deviendrez esthétiques
lorsque vous serez à moi.

L'autre côté est bleu,
j'en ouvrirai la porte avec vos clavicules. »

(p.19/21)

Elle dit :
« Je suis un vaisseau ivre
et votre seul voyage.
Il n'est pas de frontière que je n'abolirai.
Le Rhin paraîtra,
à vos yeux dessillés,
ce caniveau d'enfance
aux embarcations de papier
- quilles engluées par la boue -
Mon fleuve est l'univers.

Admettez la nuit qui vous rassemble.

Car vous viendrez.

Vous venez déjà.
La porte s'entrebâille
pour laisser passer vos têtes,
vos gueules
et vos corolles,
pour vos colonnes vertébrales et vos tiges.

Au sol,
les brisures
de vos boules de cristal,
telles les pièces d'un grand manteau
- chatolement des cliquetis -

Mon corps recèle les secrets
que vous avez cherchés en vain,
que, d'écrans en écrans,
vous n'avez pu imaginer.

Dans mon bestiaire,
pas de colliers et pas de cages.

Mes pelouses sont comme vos sexes,
douces et subtiles.
Une odeur de violette embaume mes jardins. »

(p.22/25)

■ **Notice bio-bibliographique**

Poète française, née le 28 novembre 1949 en Arles. Habite à Clermont-Ferrand où elle a exercé la profession de psychologue dans un hôpital psychiatrique. A animé durant onze ans un atelier d'écriture et de lectures poétiques. Donne des spectacles de poésie accompagnée par des musiciens.

En 2010, elle a été invitée à la Fête internationale du Livre de Saint-Louis du Sénégal et, en 2011, au premier Printemps des poètes organisé sur l'île de Mayotte.

■ **Dernières publications**

Où qu'on va après ? (illustrations d'Elena Ojog), Éditions l'Idée Bleue, collection Le Farfadet Bleu, 2008.

Éphéméride, Éditions Flammarion, collection Poésie, 2009.

Saorge, dans la cellule du poème, préface de Bernard Noël, (gouaches de Michèle Dadolle), Éditions Voix d'encre, 2009.

Et l'orchestre joue sur le pont qui s'incline, La Porte, 2011

Il faut laisser la porte ouverte, Editions Henry, 2012

.....

SITE A CONSULTER :

■ <http://www.m-e-l.fr/chantal-dupuy-dunier.ec.85>

GOUTTE-DE LAIT

© HAROLD EDGERTON



Harold Edgerton - Spilt Milk, 1933

Palm Press Inc. ©Harold & Esther Edgerton Foundation, 2010

PHOTOGRAPHIE

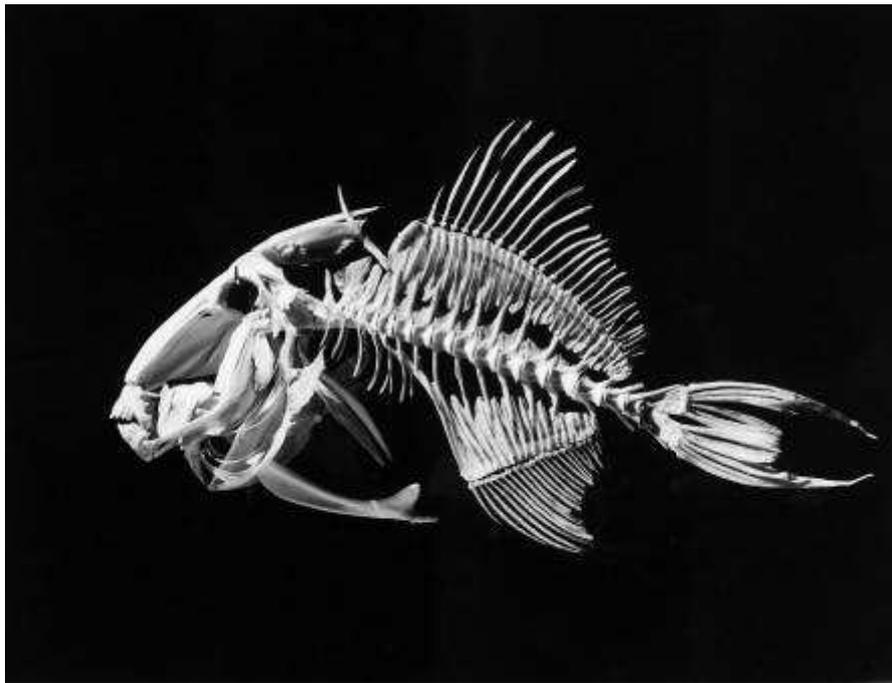
FONDATION BBVA

• Harold Edgerton

http://www.fbbva.es/TLFU/microsites/photosp/galeria_ing.html#drop

SQUELETTE-DE POISSON

© ANDREAS FEININGER



Andreas Feininger – Fish skeleton, 1951.

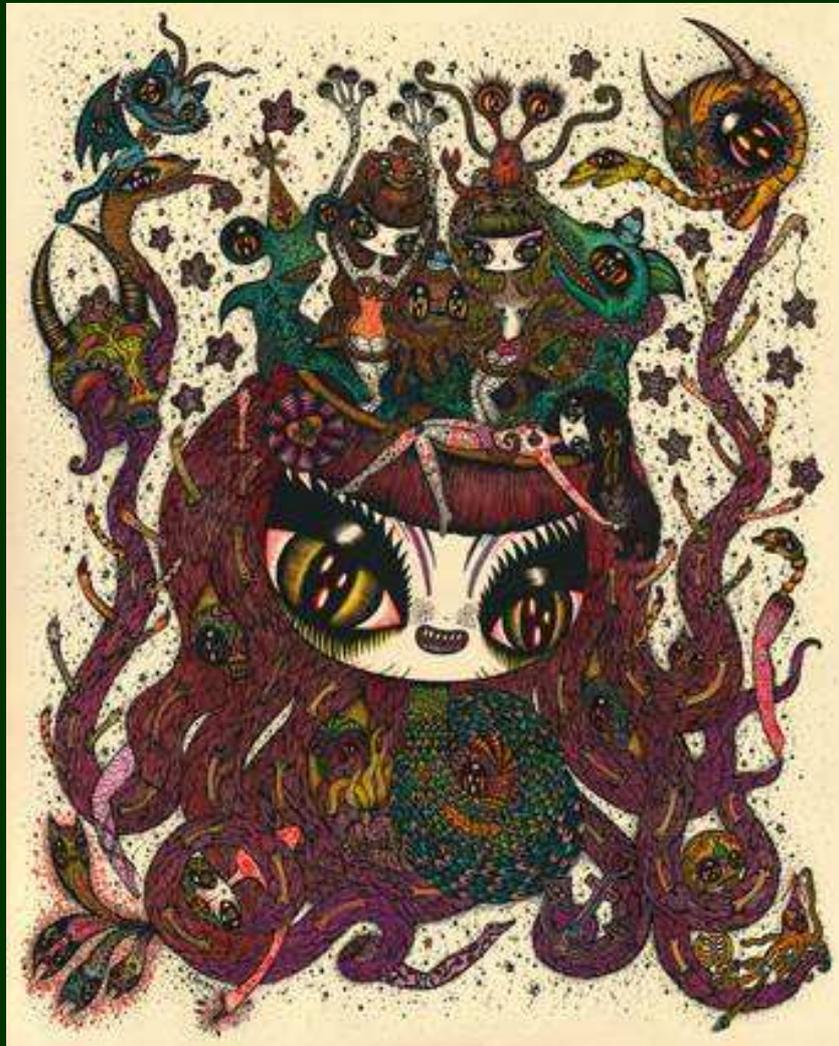
Time & Life Pictures/Getty Images

PHOTOGRAPHIE

GALLERY M

• Andreas Feininger

<http://www.gallerym.com/artist.cfm?ID=23>



Ciou

Exposition à la Halle Saint-Pierre

du 04/06/2013 au 07/07/2013

(vernissage jeudi 6 juin de 18h30 à 21h)

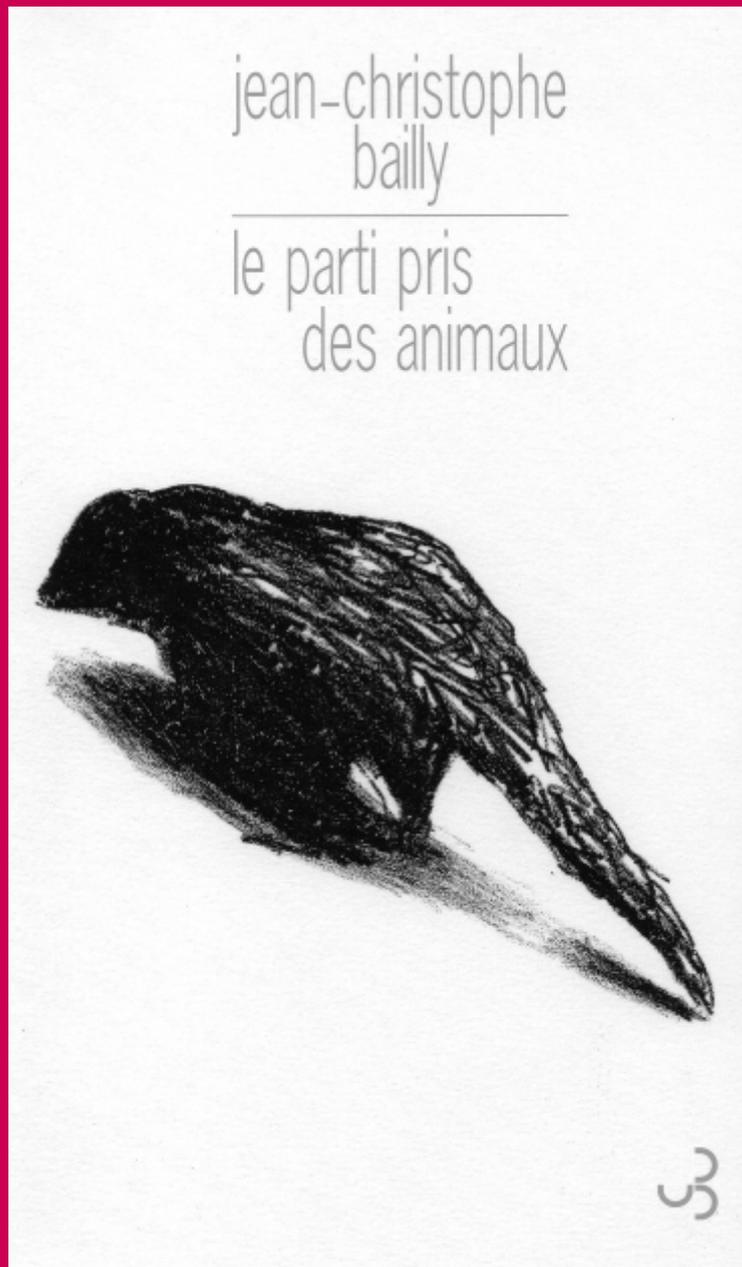
www.hallesaintpierre.org



CIOU/Site
<http://ciou.eu/>

Jean-Christophe Bailly **le parti pris des animaux**

(CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR, 2013)



■ ILLUSTRATION DE COUVERTURE :

Gilles Aillaud, Mangouste

Planche extraite du tome I de l'Encyclopédie de tous les animaux,
y compris les minéraux (Franck Bordas Editeur)

[...]

Vivre en effet, c'est pour chaque animal traverser le visible en s'y cachant : des animaux, la plupart du temps, on ne voit qu'un sillage et l'espace de nos rencontres avec eux, lorsqu'ils sont sauvages, est toujours celui de la surprise et de la déception. Ils surgissent, ils sont dans l'ordre du surgi, mais rarement pour qu'à partir de là un déploiement soit rendu possible et s'enclenche. L'affect de la rencontre avec eux reste lié aux régimes de l'irruption, du suspens bref et de la fuite. Au caché, d'où ils viennent, ils retournent, et souvent le plus vite possible, avec une incroyable et élégante dextérité. Avant même que la chasse ne s'informe des modes infiniment variés et des vitesses de cette dissimulation, il semble que la véridicité du monde animal ait eu à s'établir, pour elle-même, sur ce fond glissant de fuites et de refuges : les territoires, qu'on peut définir comme des surfaces arpentées et, donc, comme des surfaces où chaque animal s'expose, peuvent en même temps être considérés comme des réseaux de cachettes et comme l'espace même de la dissimulation. Un territoire, c'est une aire où se poser, où chasser, où errer, où guetter – mais c'est aussi et peut-être premièrement une aire où l'on sait où et comment se cacher. C'est ce qui est si intensément et si scrupuleusement décrit dans *Le terrier* de Kafka.

Ne plus avoir la possibilité de se cacher, être soumis sans rémission à un régime de visibilité intégrale, c'est à cela que le zoo condamne les animaux qui y sont enfermés. La cage est le contraire absolu du territoire non seulement parce qu'elle ne comporte aucune possibilité de fuite et d'évasion, mais d'abord parce qu'elle interdit le libre passage de la visibilité à l'invisibilité, qui est comme la respiration même du vivant.

----- (p.26/27)

[...]

Etre bœuf ? Etre loup, thon, hanneton, buse, raton-laveur, chauve-souris... Mais comment faire ? Et par quels chemins passer, et pourquoi ? Et pourquoi non ? Essayer d'être (de suivre) chaque animal, d'aller se lover dans l'ailleurs d'où leur forme nous parvient, c'est-à-dire par exemple être très lourd, ou très léger, voler peut-être, dans la surprise de l'immensité de l'espace, dans l'éphémère : on ne le pourra pas. C'est une pensée, juste une pensée, une évasion hors de l'étroitesse spirituelle. Mais par contre ce qu'elle implique, et qui est que toute existence, toute provenance, toute formation soit maintenue dans son accès à l'ouvert et donc préservée, cela, nous pouvons peut-être le tenir autrement qu'en passant.

----- (p.52)

le parti pris des animaux
Jean-Christophe BAILLY
Christian Bourgois Editeur, 2013
■ <http://www.christianbourgois-editeur.com>

Jean-Christophe Bailly dirige la collection « Détroits ». Ecrivain, poète, philosophe, Jean-Christophe Bailly est également proche de la peinture et du théâtre. En lui passant commande d'un texte pour la scène, en 1981, le metteur en scène Georges Lavaudant l'a entraîné dans une aventure qui depuis s'est transformée en collaboration : les Céphéides, 1983, le Régent, 1986, Pandora, 1992, El Pelele 2003. Depuis quelques années, Jean-Christophe Bailly enseigne à l'Ecole Nationale Supérieure de la Nature et du Paysage à Blois.

■ <http://www.christianbourgois-editeur.com/fiche-auteur.php?Id=3>

G. Dore

NADAR
PHOTOGRAPHE FRANÇAIS
(1820 - 1910)



© GUSTAVE DORÉ BY NADAR, 1855



© Photo : Nathalie Riera, un lavoir dans le village de Saorge, 2009

AU PAS DU LAVOIR

POÉSIE

Emeric de Monteynard
[CE QUI, LA NUIT]

Jacques Estager/Flaye
[L'ESPACE NOIR]

Olivier Hobé
[LES JUMEAUX]

Emeric de Monteynard

Ce qui, la nuit



Difficile de tenir

Tendu vers le vide

Et qu'on craquelle au vent

A la merci de racines
Qui pourraient *mal se faire*.

Que sa sève est folle
A sa cime,

Et se tente à l'envol,

Et qu'affable,
On fait face

Aux pétulances des ailes des autres.

Difficile de tenir,
A se faire
A pousser
Sous un faîte,
Immobile,

En tant qu'arbre.

Pour Eugène

Quitter là-haut

Le gotha clos des comètes. Emerger en
Lumière. Inviter à la veille, un homme, même
Un seul, à ses souffles, la nuit,

Et vu, voire à peine aperçu, m'assainir et
Tomber, me briser, cassé –

Mosaïque.

L'Arbre à paroles, 2012

Site **Auteur**/ <http://www.emericdemonteynard.fr/site/Accueil.html>

Jacques Estager / Flaye

L'espace noir



la nuit noire, je continue de toucher le vide, et quelqu'un dans ses entours de pierres, ses yeux touchent et continuent à mon passage les baies noires, son regard, aux lueurs invisibles de moi, je goûte le repos noir du noir

et d'alors j'aime l'infini noir, s'allongeant comme déjà, s'étendant comme déjà
et celui qui dort et ne dort dans la Chambre ce n'est pas lui qui se penche sur moi c'est moi qui m'étends à son côté, aussitôt, si je ferme à lui et rouvre à lui mes yeux et

dans le palais noir, pierreux, au chemin pierreux toujours l'entrant, déjà le traversant, vivent des lueurs et des lueurs lui touche et du dos de ses mains la Terre

Le Réalgar Editions, Collection 1 et 1, 2013

Jacques Estager
Flaye
L'ESPACE NOIR



Collection 1 et 1
Le Réalgar
éditions

Olivier Hobé

Les jumeaux



Ils conversent de ce qu'ils ne peuvent voir. Les yeux du large canal, dans l'ensemble démembré, sont la mémoire des fauves l'ayant bu. Deux tigres verts sont étendus sur l'eau, à l'ombre du talus et portent casque de feuilles, armure de blé ancien.

La lumière se diffuse à l'excès, une pluie de clous blancs s'enfonce dans les pores du paysage, les yeux sont ces ruches d'acier trempé dont dix mille soleils sont les marqueurs bouillonnants.

Dans la main des bouleaux les feuilles jouent avec ces pages vides qui appellent à l'aide, elles sont autant de retours de flammes, on attend le souffle d'un géant piailleur.

Ça vibronne, ça fait des puits, des trous sur le chemin de halage où je suis attelé.
L'impact est attendu, le cœur est dans la flèche et ce sont désormais les cibles qui me dévisagent. Il est utile de défaire ce qui me maintient, d'un coup sec dépiauter ma peau de lapin si je veux moi aussi m'entretenir de ce que je ne peux voir.

En sorte que je ne me suis plus familier.

Une alarme, ici, a posé ses valises, ses petites bulles porteuses d'un doute, d'un placenta de ces choses vues sur le billot, aussi certains hommes ironisent sur la date discutée de leur naissance.

Textes nus / Approches, 2013

S. Corinna Bille

© Les Carnets d'eucharis



© **Pierre-François Mettan**

THEODA DE S. CORINNA BILLE

Ed. Infolio/Le cippe, 2012

LE CIPPE - ETUDES LITTERAIRES

Collection dirigée par Patrick Amstutz

SITE DE LA COLLECTION - <http://www.lecippe.ch>

...



■ **Sur le site [Les Carnets d'eucharis](#)**

Un lecture de Nathalie Riera : Corinna Bille « écrire : une urgence et un sursis »
<http://lescarnetsdeucharis.hautefort.com/archive/2013/04/25/s-corinna-bille.html>



Théoda

S. Corinna Bille

Publié en 1944 par *Porrentruy, Portes de France*

Après l'orage, la corolle en forme d'étoile des joubarbes s'ouvrait, sur sa tige charnue, à mille places dans les murs et les gravières de Terroua. On s'étonnait devant cette plante, que personne ne pouvait cueillir et mettre en bouquet, les doigts étant gênés par l'épaisseur de sa hampe semblable à un serpent dressé qui aurait porté dans sa gueule une fleur. Elle se fanait avec une lenteur subtile, passant du rose ardent au rose cuivré, pour devenir de plus en plus pâle avant la mort. On disait d'elle : « C'est la fleur du Tonnerre. »

Et comme d'autres fleurs, nés du tonnerre aussi, les serpents se montrèrent.

----- (1944)



Black eyed Susan
rich orange
round the purple core

the white daisy
is not
enough

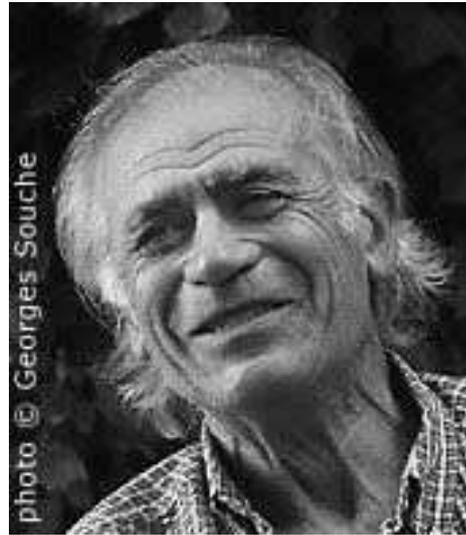
crowds and white
as farmers
who live poorly

but you
are rich
in savagery –

Arab
Indian
dark woman

The Wild Flower
WILLIAM CARLOS WILLIAMS

Serge BEC



SOURCE PHOTO | WEB © Georges Souche

*Quand la vieille voisine
regarde méchamment
le gosse dans la cour...*

Cardère Editions / récit
2013

(p.18)

Le trieur enfermé dans la remise sous la terrasse, où les outils fossilisés d'une autre civilisation mortellement blessée gisent sur les tables poussiéreuses, sans âge, qui ressemblent à des autels d'un cérémonial oublié, n'a plus que la vocation de l'échec d'une activité qui se remémore la vieille voisine parce que la peine qui alimentait le travail des ouvriers conforte son homicide pensée. Et aujourd'hui, c'est avec rage qu'elle a compris la résurrection de cet engin désarticulé devenu le formidable jouet du gosse qui ne sait toujours pas, d'ailleurs, qu'il servit, avant sa venue au monde, à trier les amandes. Et l'écho du craquement des carcasses d'amandes craque dans la vieille tête de la voisine qui a peut-être volontairement provoqué la chute de la figue trop mûre pour prendre une parcelle de plus de sa revanche obstinée sur l'univers, revanche que le gosse a tout de suite réduite à néant puisqu'il est allé ramasser la figue pour l'engloutir avec délectation, allongé dans le cylindre du grand rouleau édenté de son jouet fantastique où il se réfugie de longs moments pour rêver à la future machination du monde.

[...]

(p.24)

Pris de panique dans sa nasse, le gosse ne peut apercevoir l'étrange petit bonhomme qui surgit d'un tourbillon sur une barque rustique qu'il a taillée lui-même dans un tronc d'arbre. La vieille voisine enrage déjà car elle a bien compris qu'il va être son sauveur. Elle peut même lire le nom de la barque : *La Traversée des Oiseaux*. Elle distingue effectivement, disposées tout autour du fond plat, de grandes cages dans lesquelles chantent colombes, tourterelles, aras, et puis tout un mélange de fauvettes, mésanges, chardonnerets, pinsons, rossignols, rouges-gorges, et puis une autre cage avec un vautour blanc d'Egypte au grand bec jaune, un vautour fauve, un aigle de Bonelli, un aigle royal et même un circaète Jean-le-Blanc avaleur de reptiles, et puis encore une autre cage avec des corbeaux et des pies, et puis encore une autre avec des ibis, des flamants roses, des hérons cendrés, des cincles plongeurs, et puis une autre enfin avec des mouettes rieuses, des fous de Bassan, des goélands, et puis, accompagnatrices indépendantes, les hirondelles de fenêtre.

[...]

Extraits

CARDERE EDITIONS :

■ <http://www.cardere.fr/auteur.php?id=5>

Jean-Marc COUVÉ



PHOTO | © Nathalie Riera, 2013

poésie, prose...

Inédits
2013

Atome

Etre allongés là
cuisse contre cuisse
au milieu des lits
procurant délice
un pied dans le soir
et l'autre dans l'herbe
épier ton regard
à mon ombre imberbe

être de repos
et non plus de quart
écarter ma peau
de ce qui contient
le rire bien doux
sans simplicité
excessive ni volute
d'orgueil
ou bouffée de haine
insipide et vaine

Allongé ton corps
l'ose et tu dis - eh !
quand Nouna tricote
entrechats griffus
j'entends ton silence
ardu qui m'apaise
et berce mon être :
emporter feu – naître !?

[02/05/13]

(Journal)

Lu des bribes de ci et de ça, hier soir : l'espèce d'essai-article-manifeste de Tom Nisse, publié par l'ami Eric au nez creux, point onéreux. 1 bon mini-microbe à tirage limité par un *djeune* (né en 73), plein de talent, de verve et de lucidité : oui, la poésie doit être cela – mélange de forme harmonieuse, bien balancée, et de fond quasi politico-critico-philosophique à rebrousse discours publi(cs)citaires ! Ai commencé l'adaptation en BD du *Gatsby* de Fitzgerald, école Sfarr ! Picoré dans « microbe », toujours stimulant. Goûté une fin de « Souvenirs d'égotisme » en ressentant l'aigrette amertume d'arriver aux dernières pages ; ne me reste plus qu'à emprunter un autre Stendhal (correspondance amoureuse ?), afin de rester en contact avec ce vif-argent spirituel... De mes « courses » livresques, il ressort une idée directrice : ne jamais poser ; rester lisible ; être soi-même ; écrire pour démêler les fils de la pensée ; penser pour ne pas sombrer dans la démence (*mens*), tout cela conjointement, sans trop se prendre pour autant au sérieux ; c'est un équilibre difficile à trouver – vital, indispensable.

[06/04/13]

LES CARNETS D'EUCCHARIS :

■ <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/jean-marc-couve/>

Grete Stern



© Grete Stern

photomontage



© Grete Stern

'Dreams', 1949



© Grete Stern

ELIZABETH BISHOP

© Poésie Poetry



© SOURCE PHOTO | INTERNET | Elizabeth Bishop (1911-1979)

EXTRAIT

Nord & Sud

...

Traduction de l'anglais (Etats-Unis) de Claire Malroux



■ Sur le site Les Carnets d'Eucharis

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/elisabeth-bishop/>

Elizabeth Bishop, Nord & Sud
Editions Circé, 1996 (pour la traduction française)
1983 by Alice Helen Methfessel



(FLORIDE)

**

L'Etat au nom le plus charmant,
l'Etat flottant dans l'eau saumâtre,
cimenté par les racines de la mangrove
qui vivantes, portent des huitres en grappes
et mortes, jonchent de squelettes les marais blancs ;
parsemé, comme en un bombardement, de verts mamelons
pareils à d'antiques obus où germe l'herbe.
L'Etat peuplé de longs oiseaux en forme de S, bleus et blancs,
et d'invisibles oiseaux hystériques montant chaque fois la gamme
précipitamment dans un accès de colère.
Tangaras gênés de leur apparence criarde,
pélicans ravis de faire les clowns,
qui s'amuse à longer la côte sur les forts courants,
louvoient entre les îles de la mangrove
et sèchent sur les bancs de sable leurs ailes d'or humides
par les soirs ensoleillés.
D'énormes tortues, douces et désarmées, meurent,
laissent sur les grèves leurs carapaces incrustées de bernacles
et leurs gros crânes blancs aux orbites rondes
deux fois plus grandes que celles d'un homme.
Les palmiers claquent dans la forte brise

comme les becs des pélicans. La pluie tropicale vient
raviver les colliers de coquillages décolorés :
larmes de Job, alphabet chinois, la rare Junonia,
peignes bariolés et oreilles de dames,
disposés comme sur une natte grise de calicot pourri
la jupe de la princesse Peau-rouge ensevelie ;
tout le littoral affaissé, monotone, interminable,
en est délicatement orné.

Trente urubus au moins descendent lentement, lentement,
vers un cadavre repéré dans le marécage,
en cercles pareils à des flocons de sédiment agités
s'enfonçant dans l'eau
La fumée des feux de bois filtre de fins solvants bleus.
Sur les souches et les arbres morts, le bois calciné est du velours noir.
Les moustiques
vont en chasse au son de leurs féroces pizzicati.
La nuit tombée, les lucioles dessinent au sol la carte du ciel
jusqu'au lever de la lune.
D'un blanc froid, mat, elle brille en une trame lâche
et cet Etat putride, négligent, n'est que points noirs
trop espacés, et laides blancheurs : sa plus médiocre
carte postale.
La nuit tombée, les étangs semblent s'être enfuis.
L'alligator, qui possède cinq cris distincts :
amitié, amour, accouplement, guerre et menace –
geint et parle dans la gorge
de la princesse Peau-rouge.

----- (p. 70/73)

(FLORIDA)

**

*The state with the prettiest name,
the state that floats in brackish water,
held together by mangrove roots
that bear while living oysters in clusters,
and when dead strew white swamps with skeletons,
dotted as if bombarded, with green hummocks
like ancient cannon-balls sprouting grass.
The state full of long S-shaped birds, blue and white,
and unseen hysterical birds who rush up the scale
every time in a tantrum.
Tanagers embarrassed by their flashiness,
and pelicans whose delight it is to clown;
who coast for fun on the strong tidal currents
in and out among the mangrove islands*

*and stand on the sand-bars drying their damp gold wings
on sun-lit evenings.*

*Enormous turtles, helpless and mild,
die and leave their barnacled shells on the beaches,
and their large white skulls with round eye-sockets
twice the size of a man's.*

*the palm trees clatter in the stiff breeze
like the bills of the pelicans. The tropical rain comes down
to freshen the tide-looped strings of fading shells :
Job's Tear, the Chinese Alphabet, the scarce Junonia,
parti-colored pectins and Ladies' Ears,
arranged as on a gray rag of rotted calico,
the buried Indian Princess's skirt;
with these the monotonous, endless, sagging coast-line
is delicately ornamented.*

*Thirty or more buzzards are drifting down, down, down,
over something they have spotted in the swamp,
in circles like stirred-up flakes of sediment
sinking through water.*

*Smoke from woods-fires filters fine blue solvents.
On stumps and dead trees the charring is like black velvet.*

*The mosquitoes
go hunting to the tune of their ferocious obligatos.
After dark, the fireflies map the heavens in the marsh
until the moon rises.*

*Cold white, not bright, the moonlight is coarse-meshed,
and the careless, corrupt state is all black specks
too far apart, and ugly whites; the poorest
post-card of itself.*

After dark, the pools seem to have slipped away.

*The alligator, who has five distinct calls :
friendliness, love, mating, war, and a warning –
whimpers and speaks in the throat
of the Indian Princess.*

----- (p. 70/73)

CIRCÉ ÉDITIONS

1996



■ Cole Swensen © Photo : Carl Sokolow

Source : <https://jacket2.org/podcasts/where-real-exceeds-ideal-poemtalk-52>

Cole Swensen

Traductrice et poète américaine
(Née en 1955)

■ LIEN : http://www.jose-corti.fr/titresetrangers/le_notre_cole_swensen.html

SITE JOSÉ CORTI

■ PENNSOUND (University of Pennsylvania)

■ <http://writing.upenn.edu/pennsound/x/Swensen.php>

■ JACKET 2

■ <https://jacket2.org/podcasts/where-real-exceeds-ideal-poemtalk-52>

■ LES CARNETS D'EUCCHARIS

Cole Swensen "L'âge de verre" : une lecture critique de Tristan Hordé

■ <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2011/01/02/cole-swensen-l-age-de-verre-une-lecture-critique-de-tristan.html>

■ TERRES DE FEMMES

Cole swensen, une trilogie française par Nicolas Pesquès

■ http://terresdefemmes.blogs.com/mon_weblog/2013/04/cole-swensen-une-trilogie-fran%C3%A7aise-par-nicolas-pesqu%C3%A8s.html

Paradis

Certaines traditions prétendent qu'on ne peut séparer l'homme et le jardin,
ou que si et quand ils le seront, les deux disparaîtront, à l'inverse

de ses jumeaux qu'on ne voit jamais au même endroit en même temps.
Nous disparaissions
par une porte, non identifiés

tôt dans le parc, assis derrière le journal du matin
et disons régulièrement je n'y crois pas

au Moyen-Âge on dessinait les nouvelles sur les murs des cimetières.
Une longue file
de silhouettes qui se balançaient. Cela aussi, disaient-ils,

est un paradis parce que le ciel descend sur terre chaque fois qu'une
main le troue, manoirs
en espalier et millions d'invités.

On appelait oubliette les premiers jardins publics de l'histoire. Sitôt
entré,
on ne vous distinguait plus des animaux.

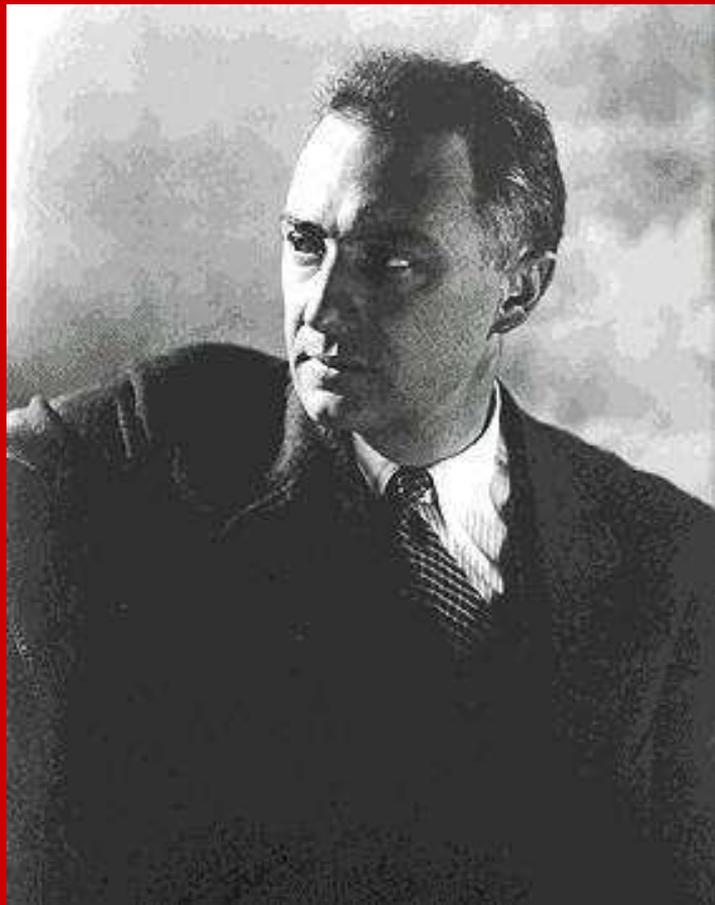
----- (LE NÔTRE)



et ligne après ligne / and line after line

Du côté de chez...

William Carlos Williams



© [INTERNET](#) | W. C. Williams

« **Le printemps et le reste** »

Editions Unes, 2000 (pour l'édition française)

Traduit et présenté par Valérie Rouzeau

© 1938

Extrait

[Le printemps et le reste]

[XXIII]

**La véritable nuit
de fils électriques, d'étoiles**

**la lune est par
la fourche du chêne**

**et les dormeurs par
les fenêtres toussent**

**à travers les feuilles
rondes et aiguës**

**et les insectes piquent
pendant que sur l'herbe**

**le clair de lune blanchâtre
larmoyant**

**prend les poses
de l'après-midi –**

**Mais il est réel
où les pêcheurs plient**

**se rappelant la symphonie de
la mort depuis longtemps promise**

**dont le bois mélodieux
et la mousse rachitique**

**sont des fantômes qui existent
sans être**

**sauf s'ils viennent assouvir
avec le jus et la pulpe**

**ces appétits que
la nuit révèle**

**si bien qu'enfin maintenant
la vérité rayonne**

**d'une paix diabolique
à devancer le jour**

**qui va poindre demain
avec des rouges atroces**

**le cœur à affirmer
des brumes qui ont aimé**

**l'océan et les champs –
Ainsi le clair de lune**

**est la parfaite
touche humaine**

[...]

William Carlos Williams



Spring and All
(1938)

REVUE

Point barre

Revue de poésie contemporaine - No. 13

UN MONDE... DES MONDES

Préface de **Françoise Lionnet**

Illustrations originales de **Laval Ng**



Vilaz
méris

île Maurice, mars 2013

REVUE DE POÉSIE CONTEMPORAINE

n° 13

REVUE POINT BARRE
Editions Vilaz méris, île maurice
www.vilaz.net

UN MONDE... DES MONDES
PRÉFACE DE FRANÇOISE LIONNET
ILLUSTRATIONS ORIGINALES DE LAVAL NG

REVUE Point barre

■ <http://revuepointbarre.com/#P>

Mohamed Anssoufouddine

À FLEUR DE RUSE

Comores

A fleur de ruse nous étions symbiose de lichen coléus rampant
dans l'eau moussue des calebasses nous étions communion avec
la touffe de pissenlit plongeant denticules dans la caillasse aride
être croupis dans l'innocence l'intelligence n'a jamais été nôtre.

[..]

(p.22) -----

Arnaud Delcorte

VILLE

Belgique

L'enfouissement salutaire de la ville une sauvagerie de lumière garantie basse
consommation sur le grillage de l'intransigeance
Ultralibérale
Dénégation des SDF troglodytes efflanqués des gares et des trous noirs
Verticalité dites-vous
Verticalité de façade qui n'érige mais enfonce plutôt sous les strates les hectolitres les
tonnes amorphes de béton postmoderne
verticalité totem
Ode à l'écrasement de la terre
Aiguilles de fer traversant nos corps d'insectes rêveurs cloués au vent d'Ouest rugissant
Une rature sur le ciel et on pense à l'île lointaine inatteignable paradisiaque où comme
Robinson urbain on pourrait retrouver en soi Vendredi

[..]

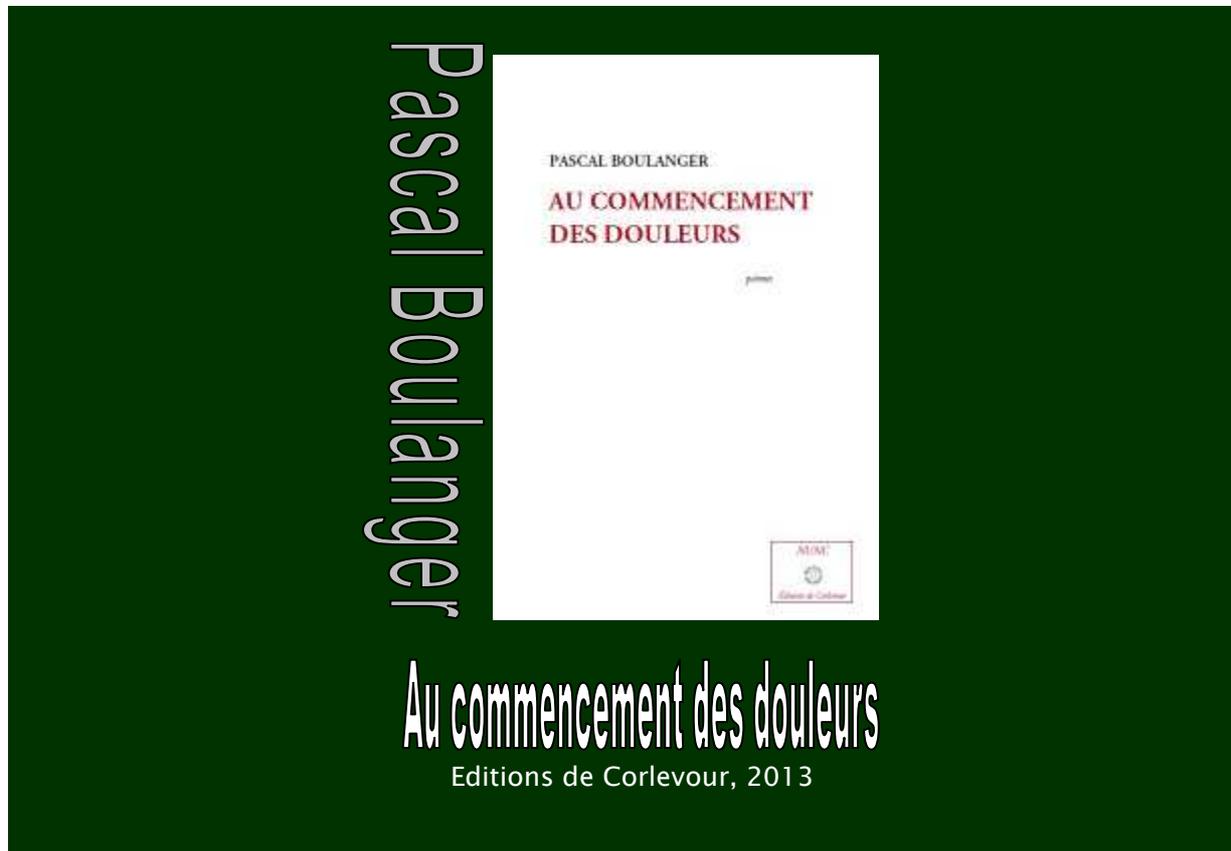
(p.38) -----

POINT BARRE/N°13 (mars 2013)

<http://www.vilaz.net>

Courriel : vilazmetiss@yahoo.fr

2012/2013 PARUTIONS



Où en sommes-nous dans l'amnésie et dans l'oubli ? Dans l'oubli de Dieu, dans l'oubli du temps, dans l'oubli de l'être ? Où en sommes-nous dans la fraternité et la terreur toujours complices ?

Que pouvons-nous dire de la culture de mort, des commémorations sous surveillance, de la guerre de tous contre tous ?

Il s'agit, dans ces poèmes, d'effacer les contours de la chronologie pour montrer l'envers du temps et son effrayante sauvagerie.

Au commencement des douleurs prolonge la vision apocalyptique qui était celle de mes précédents recueils et notamment de Tacite (Flammarion, 2001). J'ai voulu que ces poèmes, en s'appuyant sur le champ de bataille que les prophètes bibliques inaugurent, s'inscrivent dans un élan tragico-jubilatoire – burlesque parfois – afin de mieux diagnostiquer la maladie logée au cœur même des choses.

La poésie peut-elle mettre en lumière la volonté sociale de dissimuler les mécanismes du ressentiment ?

J'en suis, depuis toujours, convaincu.

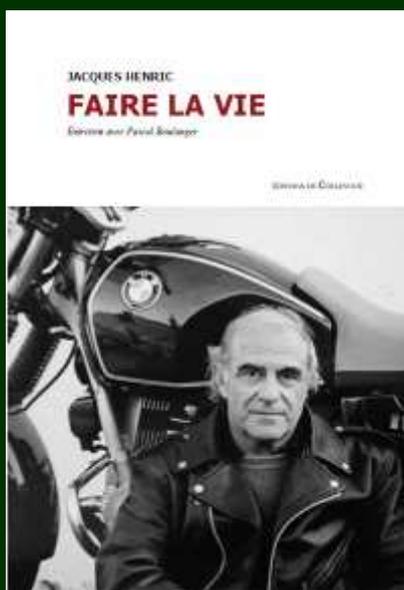
Mais là où abonde le mal, la grâce surabonde.

P.B

PASCAL BOULANGER/**Editions de Corlevour**

<http://www.corlevour.fr/>

Jacques Henric



Faire la vie

Editions de Corlevour, 2013

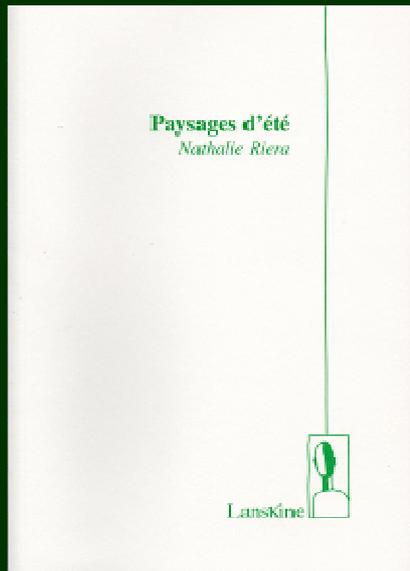
Entretien avec Pascal Boulanger

Depuis sa collaboration, au début des années soixante, à l'hebdomadaire culturel Les Lettres françaises que dirigeait Aragon, et la parution, en 1969, de son premier roman, Archées, dans la collection Tel Quel, Jacques Henric, né en 1938, occupe une place singulière dans le monde littéraire contemporain. Il s'est toujours situé librement dans le champ de la pensée. En témoignent ses livres – romans et essais – et ses textes et chroniques confiés à Tel Quel, L'Infini, La Règle du jeu... En témoignent aussi ses interventions mensuelles et souvent caustiques dans Art press. Un esprit frondeur, un goût pour la polémique, lui ont toujours évité d'être pris dans le piège des réseaux et des communautés. Ses études critiques, ses textes écrits pour le théâtre, ses derniers récits sous l'éclairage autobiographique entrecroisant ceux de Catherine Millet font de lui un des rares écrivains dont l'écriture joue sur plusieurs registres.

Que peut l'écriture quand le temps se divise, se multiplie, se resserre ? Quelle vérité le roman peut-il arracher à la remontée des enfers ? Quels sont les liens entre la peinture occidentale et le catholicisme ? Quelle pensée doit s'imposer face au tissu déchiré de nos vies hasardeuses ? Justement Jacques Henric.

JACQUES HENRIC/**Editions de Corlevour**
<http://www.corlevour.fr/>

Nathalie Riera



Paysages d'été

Editions Lanskine

2013

EXTRAITS

12

Adagio for strings j'entends comme tu es là me taire de joie m'enduire de joie

ça ne ressemble pas aux montagnes qui sont froides ni à ce qui saigne à aucun crépuscule
aucun dédale aucune tourmente au cœur au corps tes doigts qui me parcourent me manquent
ta bouche pleine de moi de mes seins à mes chevilles écoute encore ma voix mange les fruits
sauvages des sentiers

la chute et la cadence des reins c'est un hymne monter toujours plus haut quitter les sentes
les plus sombres c'est un hymne tous ces mots pour toi un cantique

parle-moi encore

à chaque fois qu'elle l'entend à chaque fois que ça déborde en elle à chaque fois de la flamme
qui réchauffe son visage et ses mains à chaque fois que le silence est prière *agrippe-toi à ma
chaleur me calmer de toi m'égayer de toi me soulager de toi... excite-moi... déchaîne-moi*

la source, c'est-à-dire l'embrasure
embrasse-moi passage percée brèche
viens à ma rencontre bouche jour prélude *fais glisser la jupe* départ essor la traversée en
bouillonnement sueur nue sous la cotonnade de minuit *enlace-moi*

à quelle source m'apaiser après ce feu qui nous célèbre l'herbe fraîche sous mes pieds mes sandales ne vont pas lâcher ni les poches se trouer la source est à trouver dans l'échappée

sous le soleil lâche la main à ce qui est trop las laisse la main retrouver la naissance

pour écrire il faut oublier hier et demain

toujours tout un monde sous le soleil tout ce qui fond sous le soleil s'agite palpite s'aère se promène scintille s'attendrit dans le cœur tout un monde

le cœur l'esprit voilà ce que recèle la main il lui faut ça pour écrire oublier hier et demain

esprit et cœur tout un jardin de sensations de questions légères et profondes et le nouveau surgit

soleil d'or du roman

(p.21/22) -----

NATHALIE RIERA/Editions Lanskiné

<http://www.editions-lanskiné.fr/>

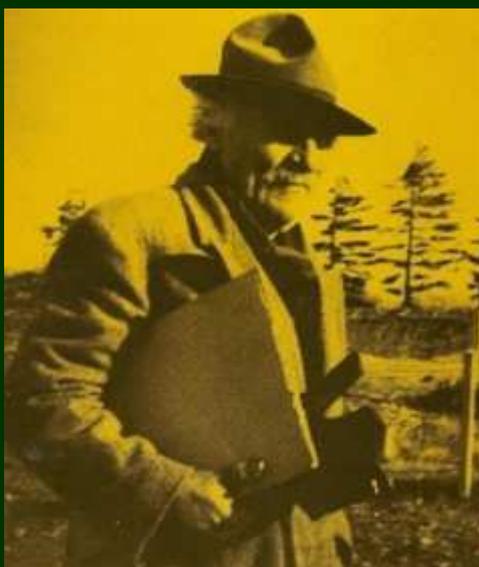
Courriel : nathalieriera@live.fr



[Portrait]

Auguste Chabaud

MARSEILLE PROVENCE 2013



Auguste Chabaud (Photo : DR)

Les Garnets d'Eucharis

LE MIDI TRAGIQUE D' AUGUSTE CHABAUD

Par Claude Darras

Célébré en 2012, le 130^e anniversaire de la naissance d'Auguste Chabaud a été marqué par deux expositions remarquables de ses œuvres : à Sète, au musée Paul Valéry (*Chabaud, fauve et expressionniste*), et à Marseille, à la fondation Monticelli (*Auguste Chabaud, la période parisienne*). Cette année, l'événement Marseille-Provence 2013 offre le prétexte d'un nouvel hommage au peintre nîmois (*Auguste Chabaud - Fascination & nostalgie entre Provence et Tunisie*) dans le musée qui lui a été dédié, en 1992, à Graveson (Bouches-du-Rhône), et où il a vécu de 1919 à sa mort en 1955.

++++++

Il est l'inventeur d'un Midi tragique assez proche de Jean Giono. Et il aura apporté aux Provençaux la synthèse la plus réaliste que, depuis Paul Cézanne et Vincent Van Gogh, un peintre ait donnée de son pays. Si la rudesse gauloise se conjugue chez lui à la truculence latine

et à la discipline grecque, il n'est pas le peintre littéraire qui assujettit sa palette au plan étroit de l'anecdote.

Depuis les exercices postimpressionnistes de jeunesse jusqu'à l'hellénisme de la période bleue, l'œuvre d'Auguste Chabaud (Nîmes, 3 octobre 1882-Graveson, 23 mai 1955) est étonnamment profuse et vivifiante. Dans ses huiles, aquarelles, dessins, terres cuites et bronzes, selon les rythmes ardents du fauvisme ou la pure géométrie de l'inspiration cubiste, le *peintre de la Montagnette* saisit son sujet, ses modèles dans l'immédiate puissance de leur réalité.



Femmes du Moulin rouge, 1907
huile sur toile, 50 x 79 cm
(collection particulière)

Un coloriste janséniste

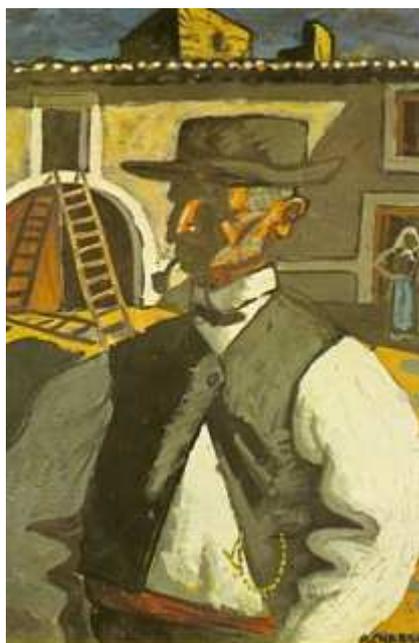
Quelques jaunes, un noir, un rose de pêche, des gris argentins, un bleu de Prusse : elles se comptent sur les doigts des deux mains à peine les « couleurs » avec lesquelles il pétrit la puissance et la violence d'un Midi sombre à force de lumière. À croire qu'il trempe sa brosse dans les entrailles de la terre.

Paysages blêmes et concentrés comme le calcaire des Alpilles, bergers hiératiques figés dans une éternité biblique, filles des hôtels de passe à Pigalle, officiers de marine au bicorne à plumes, clowns tristes du cirque Médrano, vigneron tordu par l'effort, paysannes monumentales et sœurs des Parques : tout s'emboîte chez lui, hommes et choses, en blocs arrondis et massifs. En réalité, ce *coloriste janséniste*, selon la juste expression du critique Guy Dornand, dépasse les ambitions du cubisme comme il déborde les exubérances chromatiques du fauvisme, révélant un art presque rustre qui étreint le spectateur par sa virilité et son austérité.

Un dessinateur volontiers railleur

De même que le coloriste *sait déchiffrer*, selon le poète Jean Cassou, *la physionomie et entendre les secrètes intentions de la nature*, le dessinateur excelle à croquer les lieux et les gens de

son existence quotidienne jusqu'à la sève de leur authenticité. Ainsi, vers la fin de sa vie, quand il dessine à leur insu les visiteurs du mas de Martin, l'ancien domaine viticole où il s'est retiré à Graveson, près de Maillane, il commet des portraits-charges avec une brièveté d'écriture et une véhémence vengeresse. Volontiers railleur, le vieux fauve sait montrer les crocs lorsqu'il se moque des bavards et des orgueilleux. En revanche, les paysans lui inspirent des croquis d'une fraîcheur subtile et touchante. Les tons alors ne flambent plus. Les jaunes, les noirs, les roses, les gris s'éclaircissent, ils jubilent, roucoulent, traduisant directement la vie intérieure et la philosophie naturelle du peintre. Et ce dépouillement qui touche parfois à la caricature a la tendresse d'un Georges Rouault, même si *le Fauve de Graveson* ne perd rien de son mordant et de son humour, cette *gaminerie des cœurs purs*, ainsi que le prétend Charles Péguy.



Paysan endimanché, 1911
huile sur toile, 102 x 72 cm
(coll. part.)

La fidélité du pharmacien Carrière

En novembre 1987, alors qu'on annonce prématurément pour l'année suivante l'ouverture du musée dédié à son père, Claude Chabaud me confie, au mas de Martin, quelques souvenirs dans le souci de corriger certaines idées reçues.

« Bien que Nîmois, mon père a hérité la rudesse de nos ascendants cévenols et protestants, énonce-t-il. Mais il est faux de prétendre que cet anarchiste était un sauvage. Dans toutes les réunions d'amis ou de famille, il était rigolo, il mettait de l'ambiance et jouait beaucoup de ses calembours. »

« Il est vrai que dans son travail de peintre, il n'aimait pas être dérangé par les intrus, reconnaît-il, et il ne parlait peinture qu'avec ceux qui savaient en parler. L'expert Lacroix, ses collègues Gilbert Blanc, Antoine Serra et René Seyssaud, le critique Maximilien Gauthier, la directrice de galerie Katia Granoff, le conservateur du musée Granet Louis Malbos, le pharmacien Carrière ont été ses plus proches amis et confidents. »

Le pharmacien Carrière est le seul à le côtoyer au mas de Martin, à Graveson, où il s'installe à partir de 1919 ; il lui rend visite chaque semaine ; les arts et la littérature alimentent leurs longues conversations. L'un et l'autre sont de fins lettrés. Poète et écrivain reconnu (par *Les Nouvelles littéraires* notamment), auteur d'une trentaine d'ouvrages et de recueils, le peintre n'en publie que trois en 1927 et 1928, *Poésie pure - Peinture pure*, *Le Tambour Gautier* et *Taureau sacré*.

La Montagnette est devenue son Parthénon

Dans ses écrits nombreux, il aborde les sujets les plus divers : poésie lyrique, essai esthétique, mémoires, félibrige et... roman policier ! En outre, il échange une correspondance avec le poète Paul Éluard et s'enthousiasme pour le provençalisme de Frédéric Mistral avec qui il se trouve en accord profond.

Dans un sonnet méconnu et intitulé « *Origines* », il explique avec une fierté lucide sa double filiation, originelle et languedocienne, adoptive et provençale :

Né dans la noble ville où trônent les arènes,
J'y reçus des aïeux un sang de camisard,
Sang qui sut s'adapter la culture romaine
Après avoir longtemps tenu tête à César.

Mon grand-père acheta un grand mas de Provence
Près de la Montagnette au terroir pur et sec
Où Gaulois et Romains prirent en l'occurrence
Des Alpilles d'azur une leçon d'art grec.

Ces trois afflux mêlés en l'antique pétrin
Au vieux blé de chez nous conditionnent mon pain
Où le levain vital est de fière rudesse.

Passant, voici ces tableaux datés de Graveson,
Regarde de ton mieux et dis, si oui ou non,
J'ai su pétrir en eux la force et la tendresse.

Un autre recueil, « *Je me suis pris pour Démosthène* », révèle sa passion pour la petite chaîne de montagne de son terroir d'adoption où il a trouvé, avec la fusion de la primitivité celto-ligure et de l'équilibre méditerranéen, sa raison de vivre et de peindre : « *La Montagnette, témoigne-t-il, c'est mon Parthénon de chaque jour, la leçon constante et familière de la mesure* ».

■ Informations pratiques

Auguste Chabaud – Fascination & nostalgie entre Provence et Tunisie, du 9 février au 2 juin 2013, musée de région Auguste Chabaud, 41 cours National, 13690 Graveson. Exposition coproduite par le musée de région Auguste Chabaud et Marseille Provence 2013. Téléphone : 04 90 90 53 02. (www.museechabaud.com).

Chabaud, fauve et expressionniste (1900-1914), de juin à octobre 2012, au n°148, rue François Desnoyer, musée Paul Valéry, 34200 Sète (www.museepaulvalery-sete.fr)

Auguste Chabaud, la période parisienne, de février à avril 2012, Fondation Monticelli, fortin de Corbières, route du Rove, route nationale 568, 13016 Marseille. Téléphone : 04 91 03 49 46. (www.fondationmonticelli.com)

■ Bibliographie

Auguste Chabaud, par Raymond Charmet, 1973, 176 pages, éditions La Bibliothèque des Arts.

Petit Dictionnaire des artistes modernes, par Pascale Le Thorel-Daviot, 1999, 336 pages, éditions Larousse

■ Consécration au musée Granet et au cercle Volney...

Né le 3 octobre 1882 à Nîmes (son père, professeur, appartient à une famille d'industriels tanneurs, sa mère à une famille de pasteurs protestants), Auguste Chabaud fréquente l'École des beaux-arts d'Avignon de 1897 à 1898 dans la classe de Pierre Grivolos puis celle de Paris, de 1899 à 1901, sous la tutelle de Fernand Cormon. Il est également admis, à Paris, au sein de l'académie Carrière, où il rencontre Matisse et Derain, puis de l'académie Julian (1899-1900). Il effectue son service militaire dans l'artillerie coloniale en Tunisie de 1903 à 1906. En 1902, il effectue une abondante série de dessins sur papier de boucherie, inspirés par la vie agricole. À partir de 1907, il expose régulièrement à Paris, au Salon d'automne et au salon des Indépendants. Sa première exposition personnelle a lieu dans la capitale en 1908. Il sympathise à cette époque avec le sculpteur Henri Laurens (à Paris) et le peintre Albert Gleizes (en Provence). L'année 1911 est marquée par sa période cubiste et ses travaux de sculpture. En 1913, il participe à l'Armory Show à New York, première manifestation aux États-Unis de la peinture moderne de Paris (de Cézanne à Picasso). Il est mobilisé sur le front pendant la Première Guerre mondiale (son frère aîné et unique est tué à Verdun). À son retour en 1919, il s'installe dans la propriété familiale, le mas de Martin, à Graveson, dans le département des Bouches-du-Rhône. En 1921, il épouse une fille de Graveson, Valentine Susini qui lui donne quatre filles et quatre fils. Il commence sa période bleue ou des treilles cette année-là, période poursuivie jusqu'en 1928. En 1950, le musée Granet d'Aix-en-Provence lui rend un bel hommage ; cette même année, il peint la fresque les « *Olivado* » pour la mairie de son village. Deux ans plus tard, le cercle Volney à Paris présente la rétrospective « 50 années de peinture ». Il meurt le 23 mai 1955 au mas de Martin, à Graveson.

Lectures de
Patrice Beray / Médiapart
Pascal Boulanger / Recours au Poème



Année 2013 (premier numéro)

L'Atelier des Carnets d'Eucharis, 2013

208 p., 17 €

Correspondance : L'association l'atelier les Carnets d'Eucharis

L'Olivier d'Argens, Chemin de l'Isle - BP 44 - 83520 Roquebrune-sur-Argens.

Courriel : nathalieriera@live.fr

Le site : <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/>

Les Métamorphoses d'Eucharis

Par Patrice Beray
SITE : Médiapart

L'album numérique des *Carnets d'Eucharis* de Nathalie Riera s'enrichit dorénavant d'un volume annuel, décliné sous forme papier. Le premier numéro vient de paraître, centré sur la figure et l'œuvre de Susan Sontag.

Même si nombre de revues (à l'instar d'*Europe*, mais aussi bien *Les Hommes sans épaules* de Christophe Dauphin, entre autres exemples) continuent de dédier leur espace exclusivement au texte, et ce indépendamment de leurs préoccupations, la revue est sans conteste un lieu privilégié pour interpeller, « mimer les arts voisins » selon la formule de Michel Deguy.

Cette interrogation sur la matière, les enjeux qui sous-tendent la représentation en propre d'une pratique artistique, peut se traduire dans des approches de revuistes clairement revendiquées comme « transdisciplinaires » (ainsi que le promeut par exemple la revue *Gruppen*).

Format numérique, multimédia oblige, les publications essaimées par Nathalie Riera ont fait leur miel de ces pratiques croisées : poésie, fiction, réflexion s'offrant à d'autres tracés, à d'autres formes aux contours d'une même réalité, mais métamorphosée par le dessin, la photographie, la peinture, voire la traduction.

De même, ce premier numéro papier des *Carnets d'Eucharis* fait plus que la part belle à la photographie (Virgil Brill, Patricyan), à la peinture (Bruno Le Bail, Pierre Alechinsky).

Sans doute, le désir de tenir en main le volume de ces *Carnets* s'est-il manifesté dans le continu même, l'accompagnement fécondant de l'hommage qui est rendu à Susan Sontag. Dans le dossier qui lui est consacré, une phrase liminaire de Michaël Glück pourrait valoir pour l'ensemble du projet éditorial des *Carnets d'Eucharis* : « Tout, dans l'univers, existe pour aboutir à une photographie. » On y découvrira autour de Nathalie Riera, attachées « au désir d'émancipation totale » de Susan Sontag, de fortes contributions (Sylvie Durbec, Angèle Paoli...).

Dans cet ensemble qui requiert bien plus le sens de la métamorphose que celui essentialisé et clivant de la métaphore, on suivra « au pas du lavoir » les découvertes d'un riche cahier poétique scandé notamment par Béatrice Machet, Claude Minière, Georges Guillain, Gérard Cartier, Gilbert Bourson :

*Des Tziganes sur la terrasse de l'aube
vont et viennent chaussés de rythmes
avec des pas naufrageant les marches de l'hôtel
qui flamboie sous son emplâtre de brouillard
qui peu à peu se dissipe et disperse le bruit
des tracteurs invisibles du monde
le matin jubile pour celui qui ouvre
sa chambre fermée avec la clé des mots
au mail-plus-loin des voix tendent leur épiderme
où stagnent en épis les roulottes des joies
qui peu à peu occupent le grand silencieux
de la nostalgie
cependant que partout
le monde se déplie comme un billet de banque*
(Gilbert Bourson)

© Patrice Beray
■ MEDIAPART, 2013

Les carnets d'Eucharis

Par Pascal Boulanger
SITE : Recours au Poème

Nathalie Riera est une lectrice infatigable. Egalement Poète, elle a publié *Puisque beauté il y a* (Lanskine, 2010), un recueil qui, en se gardant de tout solipsisme, couronne le jour qui passe et sait jouer des saisons de l'homme sur la terre. Depuis 2008, elle diversifie, dans sa revue numérique *Les carnets d'Eucharis*, les approches et les contenus littéraires. Sans sectarisme mais ouvert aux tendances esthétiques les plus novatrices, son site est devenu incontournable.

Voici aujourd'hui la publication d'une première version papier de ces carnets.

Ma décision d'en venir, une fois par an, à une version papier, est une manière de ne pas négliger un pan du lectorat qui s'avère peu attaché à la seule lecture numérique (...) Claude Minière m'a fait part de cette pensée : « dans le passage à l'édition papier, il y a un geste significatif. Par là, vous allez vers ce qui se donne à la main, ce qui peut se lire dans la main (dans la méditation) – et donc n'est plus sous l'impression binaire « informatique », se déroulant pour l'œil seul. (Réponse de Nathalie Riera à une question de Richard Skryzak dans l'avant-propos).

Au sommaire, on découvrira un dossier riche d'enjeux sur Susan Sontag (avec notamment des contributions d'Angèle Paoli, Jacques Estager et Nathalie Riera). La rubrique *Au pas du lavoir* nous offre à lire des poèmes de Mathieu Brosseau, de Gérard Cartier, de Gilbert Bourson, de Béatrice Machet... et de Claude Minière qui s'impose, d'après moi, comme le poète le plus singulier de notre modernité :

*La mémoire passe de la ville à la campagne
quand les feuilles roses et grises s'unissent et se séparent selon le vent
le tronc ne bouge pas
déroulé du passage
définition spatiale du vocabulaire
au centre et à l'écart.*

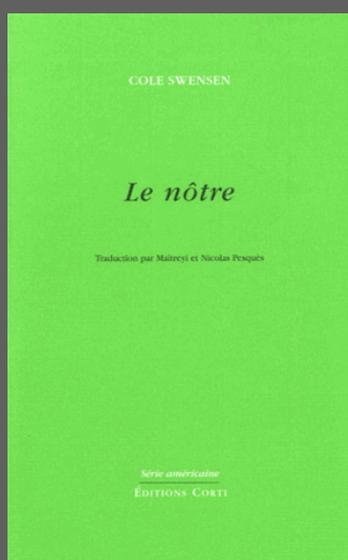
Les rubriques *Le chantier du photographe*, *Traduction et Recensions* concluent ce premier numéro d'admiration et de création.

© Pascal Boulanger
■ RECOURS AU POÈME, 2013

■ LIEN : <http://www.recoursaupoe.me/revue-des-revues/les-carnets-d%E2%80%99eucharis/pascal-boulanger>

Une lecture de Tristan Hordé

COLE SWENSEN



Le nôtre

Editions Corti, 2013

Traduit de l'américain par Maïtryi et Nicolas Pesquès

Après *L'Âge de verre* en 2010 et *Si riche heure* en 2007, Maïtryi et Nicolas Pesquès proposent la traduction d'un troisième ensemble de Cole Swensen sur la "matière" française. Le plus ancien prenait pour prétexte *Les très riches heures du duc de Berry*, livre d'heures achevé à la fin du XIV^e siècle, et le second livre s'attachait aux tableaux de Pierre Bonnard ; *Le nôtre* — jeu sur le nom pour le titre en anglais *Ours* — est construit à partir de la création par André Le Nôtre de nombreux jardins au XVII^e siècle. Le livre s'apparente à un livre d'histoire, avec ses divisions ("Histoire", "Principes", "Vaux-le-Vicomte", etc.) ; on suivrait donc l'invention du jardin à la française avec d'abord la création de Vaux-le-Vicomte en 1666 — « les femmes jaillissaient des carrosses, en plumes d'autruche et en rivalités / chatoiements / inclinaisons » — qui entraîna la disgrâce du surintendant Fouquet. Il y aurait ensuite Versailles, sommet de l'art de Le Nôtre, mais aussi Saint-Cloud, Chantilly, Les Tuileries, Saint-Germain-en-Laye, d'autres encore. À côté de la figure de Louis XIV, d'autres personnages apparaissent, comme Charles Le Brun, et, en remontant le temps, Marie de Médicis, Colbert. Ajoutons, quand sont évoquées les orangeries construites au XVII^e siècle, des réflexions sur l'évolution générale des sociétés (« L'histoire des fruits exotiques est parallèle à celle de l'ascension des classes moyennes »).

Cependant, même si les faits rapportés sont exacts, ils ne constituent qu'un matériau et, très rapidement, ce n'est pas la partie historique, volontairement lacunaire, qui retient le lecteur : il s'aperçoit que dans *Le nôtre* le temps est comme dérégulé, qu'il y a glissement dans une phrase d'une époque à une autre. Tout se passe comme si, ouvrant une porte, un personnage traversait les siècles ; ainsi pour Marie de Médicis au Palais du Luxembourg :

Sortant au premier jour de l'été 2007, Marie
voit des centaines de gens jouer sur les pelouses et dans les allées
qui ont été entièrement redessinées, et les chaises métalliques vertes,
leur bruit particulier quand on les traîne sur le gravier [...]

Marie hurle, sans que les gens se soucient d'elle — mais s'agit-il bien de Marie de Médicis, puisque « [c]hacun a un geste ou une expression qui le montre hors du temps » ? Et pourquoi ne pas croire ces deux anglaises qui, au début du XX^e siècle, s'égarant dans les allées des jardins de Versailles, se retrouvèrent vivre pendant quelques moments au lendemain de la Révolution de 1789 ?

L'art du jardin consisterait à reconstruire le monde, ou peut-être même à le contenir : le jardinier doit parvenir à « ouvrir l'espace » pour que le jardin n'ait plus de limite et procure une « illusion d'infini ». L'espace est totalement transformé, de manière bien plus vive que « peint sur une tasse de porcelaine » : on reconnaîtra toujours la tasse pour ce qu'elle est, alors que le jardin de *Le Nôtre* avec ses multiples allées, pièces d'eau, bosquets, plans lointains, est un monde en lui-même ; les sous-titres le suggèrent, "Un jardin est un visage", "une marée", "une approche infinie", etc, c'est-à-dire « tout un jeu / dans lequel les pièces s'ajustent ».

Les temps et les espaces se mêlent, et s'engouffrent dans la fiction d'autres jardins éloignés du jardin à la française, ceux vus par Montaigne en Italie et celui lié, après la Passion, à la mort et à la renaissance — qui pourraient définir le jardin —, quand une autre Marie s'approche du jardinier :

On nous avait promis
et Marie tend les bras au jardinier
que par l'humilité du toucher
qui recule d'un pas

Cole Swensen parle d'anamorphose, et le mot rend compte des jeux d'illusion qu'elle propose, y compris dans le poème titré "Paradis" : l'homme et le jardin n'existeraient pas l'un sans l'autre et ils disparaîtraient sitôt séparés, mais leur liaison ne serait-elle pas aussi une perte de soi, ce que suggèrent les derniers vers : « On appelait *oublies* les premiers jardins publics de l'histoire. Sitôt entré, on ne vous distinguait plus des animaux ».

Ce ne sont pas seulement les repères spatio-temporels qui, ici et là, sont atteints et mis à mal. Le dessin que forme souvent le poème sur la page s'éloigne de l'image toute faite du jardin à la française transparent, sans mystère : les vers peuvent être alignés en milieu de page, les blancs tronçonnent la syntaxe, les enjambements désarticulent le vers, la phrase qui s'est développée, reste inachevée, seul le début d'un nom est écrit, des phrases s'interpénètrent, "nous" renvoie aussi bien à des contemporains de *Le Nôtre* qu'à des personnages du XXI^e siècle, etc. On suit dans le livre la confusion des temps et des espaces, le passage parfois inattendu d'une réalité reconstruite à un monde imaginé, le jeu du continu et du discontinu, on reconnaît le passé comme énigme autant que le présent... Le dernier poème a pour titre "Garder la trace de la distance" : si le lecteur y consent, il prendra au mot ce que proposent les deux derniers vers : « Tu pourrais revenir / le long d'une voie inconnue. »

Il faudrait s'attarder sur les réflexions croisées de Nicolas Pesquès et de Cole Swensen à propos de ce qu'est traduire, ce serait un autre article — je retiens de l'auteur : « Si écrire, c'est présager sa propre mort, et dépasser l'horizon de cette limite, alors traduire c'est entrer dans la mort d'un autre, et devenir deux fois étranger. »

© Tristan Hordé

■ LES CARNETS D'EUCCHARIS N°37, 2013

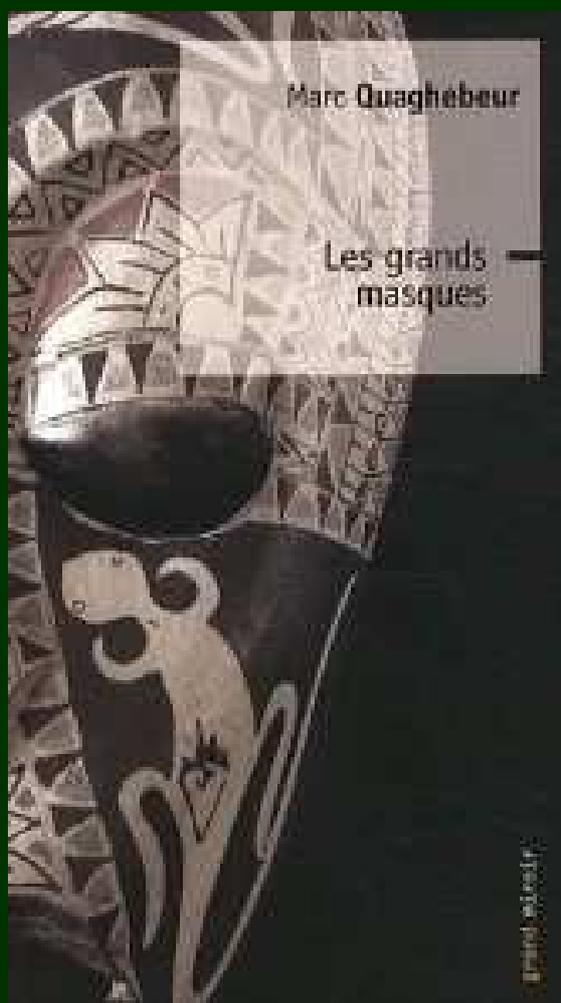


[Entretien]

Marc Quaghebeur

Les Grands Masques -

Editions Renaissance du Livre
Waterloo, Belgique
Collection « Le grand miroir », 2012



Les Carnets d'Eucharis

UN PROJET ORIGINAL ET AMBITIEUX
Entretien avec Marc Quaghebeur
réalisé par Marie Etienne

*A l'occasion de la parution de son roman *Les Grands Masques* (Editions Renaissance du livre, Waterloo, Belgique), j'ai eu le désir d'un entretien avec Marc Quaghebeur. Un poète n'écrit pas de la prose et surtout de la prose romanesque comme un romancier. Il éprouve le besoin de condenser ses propos, d'éliminer ce qui lui paraît inutile. Ce qui donne, dans le cas de ce livre-là une forme tout à fait originale. Voyons rapidement en quoi elle consiste, avant de donner la parole à l'auteur. Le roman, malgré les coupes sévères dont il fut l'objet au moment de son élaboration, comporte tout de même quelques 300 pages. C'est qu'il met en scène une cinquantaine de personnages, qui évoluent et se rencontrent dans un grand nombre de lieux. Pour brosser un portrait de chacun d'eux, indiquer les liens qui les unissent (ou les désunissent), l'auteur a imaginé de les présenter rapidement en fin de volume. Il faut donc se reporter à ces biographies pour savoir qui ils sont. Reste l'essentiel, c'est-à-dire certains événements croqués comme de courtes nouvelles, et des dialogues, souvent elliptiques, toujours nerveux, portés par une érudition et une connaissance peu communes de l'art, de la peinture et de la politique, à quoi s'ajoute une réflexion de moraliste sensible mais dénué de complaisance sur le mal qui taraude et qui ronge notre monde.*

Marie Etienne. Vous occupez depuis 1980 le poste éminent de Directeur des Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles. Comment conciliez-vous cette charge écrasante avec votre travail littéraire ?

Marc Quaghebeur. En un sens, ce sont deux mondes séparés, mais sauf à être schizophrène, ils ne sont pas complètement étanches. La vie de voyageur qui est la mienne a nourri la description ou l'évocation des nombreuses villes ou pays d'Europe, d'Afrique ou d'Amérique, entre lesquels circulent mes personnages. D'autre part, l'usage d'archives dans le récit provient certainement de mon métier, et tout autant de la passion de l'archive qui était celle de mon père. Mon travail contraignant a, en revanche, pesé sur le tempo de la genèse du roman, écrit essentiellement en juillet et août.

M. E. Vous êtes par ailleurs l'auteur de nombreux essais et vous dirigez les collections "Archives du futur" et "Documents pour l'histoire des francophonies". Je suppose que ce volet de votre activité a nourri votre roman ?

M. Q. La hantise de l'Histoire, repérable dans toute mon activité critique, se retrouve dans la matière et dans le questionnement des *Grands Masques*, une sorte de roman du XX^e siècle. L'ancrage et l'engagement dans son siècle du personnage central du roman, le peintre et résistant Ernest De Cormois, procèdent de la même conviction mais l'actualisent tout autrement que dans des écrits consacrés à la littérature d'autrui.

M. E. Vous avez publié des recueils de poésie qui constituent le *Cycle de la Morte* (1) et des proses proches de la poésie (2). Pourquoi ce passage récent au roman ?

M.Q. L'écriture des *Grands Masques* ne signifie pas que je n'écris plus de poésie ou de textes brefs ; simplement la prose romanesque s'est imposée à moi en 2004. Les *Grands Masques* engrangent les mutations de mes trois livres importants qui les précèdent. Les proses méditatives des *Carmes du Saulchoir* (2) tournaient autour du visage, de l'art et de la mort, avec en arrière-fond, Tournai, ville détruite par les nazis.

La Nuit de Yuste est faite de trois récits brefs d'un très vieil homme, l'empereur Charles-Quint, qui rebrasse et finit par expliciter sa vie à travers la peinture du Titien. Et, le personnage central de mon roman, Ernest De Cormois, est un peintre qui meurt lui aussi très âgé, qui synthétise dans sa peinture les affres et les espérances du siècle. La diffractation des « petites proses » que sont mes *Clairs obscurs* se retrouve dans la forme des *Grands Masques* mais avec un liant, le narratif. Les tableaux de *Clairs obscurs* ne le permettaient pas.

M. E. Pouvez-vous nous parler du sujet de votre livre ?

M. Q. Le récit brasse les grands constituants du XX^e siècle (nazisme et shoah ; guerre mondiale et décolonisation ; capitalisme et social-démocratie, etc.) mais ne les laisse entrevoir qu'à travers les choix des personnages, les événements qui les ont marqués et l'entrecroisement de leurs destins. Il constitue une forme d'enquête, menée parallèlement par Suzanne Andrieux et Paul de Cormois. Si elle y trouve la matière de son roman, lui découvre le chef-d'œuvre inconnu de son oncle : *Les Juifs de Vienne*.

L'intrication profonde entre Art et Histoire noue cette fiction. La peinture y occupe une place centrale, mais en abîme. Elle a constitué pour De Cormois la réponse concrète à l'impensable et au Mal absolu sans l'amener jamais à autonomiser l'Art pour autant. S'ils comportent des aspects de roman familial, de roman historique, de roman policier, de roman épistolaire ou de roman d'amour, voire de récit initiatique, *Les Grands Masques* ne correspondent à aucun de ces genres, qu'ils emmêlent. Il s'agit en effet de restituer, par bribes, traces et trous, en dehors de toute linéarité, un siècle, et des vies à travers lui.

M. E. Compte tenu de la variété et de l'importance des sujets brassés, votre roman est relativement court. Ce qui, à notre avis, tient à la forme que vous avez adoptée. Pouvez-vous nous en parler ?

M. Q. J'ai fini par choisir la condensation, réduit de moitié le roman initial mais doublé le nombre de chapitres. J'étais toutefois allé trop loin dans l'élagage. Je me suis remis à l'ouvrage, j'ai recréé des liens, facilité certains aspects de la lecture, et abouti à une forme baroque avec une écriture janséniste.

C'est la parole vivante plus que l'extradiégétique qui accouche des morceaux du puzzle, et permet de reconstituer les destins essentiels du livre dont celui de De Cormois, lequel n'intervient jamais dans le récit. Ses tableaux, que j'ai inventés, donnent un liant secret à cet ensemble, patchworkisé mais recomposable en partie par le lecteur. Une forme donc, où la modernité et l'historique, l'individuel et ce qui le mine ou le dépasse vont de pair – ce que préparaient peut-être mes poèmes mais qu'ils n'étaient pas capables d'atteindre.

Quelques titres de recueils poétiques et de proses

(1) *À la Morte*, Montpellier, Fata Morgana, 1990. *Oiseaux*, Bruxelles, Jacques Antoine éd, 1988. *L'Outrage*, Montpellier, Fata Morgana, 1987. *Chiennelures*, Montpellier, Fata Morgana, 1983. *L'Herbe seule*, Lausanne, L'âge d'homme, 1979.

(2) *Clairs obscurs*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 2006. *La Nuit de Yuste*, Bruxelles, Le Cormier, 1999. *Les Carmes du Saulchoir*, Toulouse, L'Ether vague, 1993.

Note biographique

Né à Tournai en 1947, Docteur en Philosophie et Lettres, critique doublé d'un écrivain, Marc Quaghebeur dirige depuis 1980 les *Archives & Musée de la Littérature* à Bruxelles. Ses travaux qui ont trait aux rapports entre langue, esthétique et histoire concernent essentiellement les lettres belges et les littératures francophones – et cela, tant au plan de ses recherches que des collections qu'il dirige, « Archives du futur » et « Documents pour l'histoire des Francophonies », notamment. Auteur de nombreux essais, de plusieurs recueils poétiques, puis de proses marquées par le resserrement poétique, il publie son premier roman *Les Grands Masques* (La Renaissance du Livre, Waterloo, Belgique, 2012) qui met en abyme un peintre immergé dans l'histoire du xx^e siècle.

Les Carnets d'Eucharis

●●●●●●●●●● Poésie/Littérature Photographie/Arts plastiques ●●●●●●●●●● 2013

Souscription/Abonnement

L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis
L'Olivier d'Argens - Chemin de l'Isle - BP 44
83520 Roquebrune-sur-Argens

■ par virement
Banque Caisse d'Épargne Côte d'Azur
N° de compte : 08004840629
IBAN : FR76 1831 5100 0008 0048 4062 952
BIC : CEPFRPP831

Date :

Signature :

NOM/PRENOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL /VILLE : _____

MAIL :

Je souhaite

■ faire un don de soutien à *L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis*

Je verse la somme de : _____ €

■ faire un simple abonnement à la Revue annuelle *Les Carnets d'Eucharis*

Prix de l'abonnement annuel : 17 € (+ frais de port à ajouter : 3 €)

PREMIER NUMERO PAPIER :

LES CARNETS D'EUCCHARIS, Année 2013

Susan Sontag/Virgil Brill/Bruno Le Bail...

20 €, frais de port compris

Je vous adresse le montant

■ par chèque à l'ordre de *L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis* :

L'Olivier d'Argens
Chemin de l'Isle / BP 44
83520 Roquebrune-sur-Argens



Les Carnets d'Eucharis, Année 2013
(HOMMAGE A SUSAN SONTAG)

Format : 170 x 250 | 206 pages | ISSN : 2116-5548

ISBN : 978-2-9543788-0-0

France : 17 € (rajouter 3 € frais de port)

En vente : 1^{er} février 2013

LES CARNETS D'EUCCHARIS

Nathalie Riera

Courriel : nathalieriera@live.fr

■ <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com>



2013 | Revue électronique *Les Carnets d'eucharis* | (ISSN 2116-5548) |

les carnets d'eucharis

N°37

Printemps 2013



© choix des
textes & photos &
conception du carnet
Nathalie Riera
Revue numérique
gratuite